

LA PAGE DU CINÉMA



Les films que nous aimons

Je ne pense pas que sour Anne, guetant ses frères et redoutant le pire de son terrible beau-frère, ait éprouvé une anxiété plus grande que la nôtre dans l'attente de la production cinématographique française de demain.

Dans cette page consacrée au septième art, à ses artistes, à ses réalisations, j'ai souvent, depuis quelques mois, parlé des films français futurs, beaucoup moins de ceux livrés à l'exploitation qui sont hélas ! en minorité et d'une qualité souvent inférieure (il y a heureusement des exceptions). Les films qui sont sortis cette dernière saison ont souffert du bouleversement engendré par les grèves, les nouvelles lois, les augmentations de tarifs. Il a fallu rogner ça et là et souvent s'abstenir de tourner. Les meilleurs artistes du monde ne peuvent rien à cet état de choses.

Comme il faut tout de même alimenter les salles et que tous les publics ne prient pas également les films étrangers avec sous-titres français, on en a post-synchronisé un grand nombre et une de ces dernières semaines, où pas un film français n'a fait son apparition sur les écrans parisiens un de nos confrères du soir annonçait, pour une salle de circuit spécifiquement national, une production étrangère doublée. Cette circonstance a été répétée plusieurs fois sous la mention « parlant-français ».

En attendant les gros morceaux de l'avenir, ce « Carnet de Bal », qui est réalisé par Dovviver avec une pléiade de vedettes et de grandioses extérieurs, en attendant la généralisation des « Perles de la Couronne », dont la première est une manifestation mondiale et charitable en faveur des « gueules cassées », la « Citadelle du silence » avec Annabella, « Le mensonge de Nina Petrovna » avec Fernand Gravey, « La Danseuse rouge » avec Vera Korène, « La Dame de Pique », « La Bataille silencieuse », « Sarati le terrible », « Les secrets de la Mer Rouge », « Regain » de Marcel Pagnol, « Drôle de drame » avec Françoise Rosay, et beaucoup d'autres bandes en cours d'exécution, garanties par la valeur de ses artisans, nous devons nous contenter de bons films étrangers post-synchronisés.

Est-ce bien difficile ? Je crois d'abord que les familles peuvent y trouver leur compte, car la production américaine et la production italienne — mais elle est plus rare en France — sont soumises à une censure sévère. Et les films de gangsters m'indiquent-ils ? Ils sont en régression et, ma foi, là aussi, la fin est toujours morale.

Le chapitre des Shirley n'est-il pas international et, dans chaque maison où il y a une école et même une école moins cinq à récompenser, quelle est la maman qui ne choisira pas l'heure de détente offerte par la célèbre petite vedette ?

Qu'importent les cachets estampillés des bobines tournées par Marlène Dietrich et Greta Garbo, puisque ce sont les femmes que l'on vient voir. Puisque l'on recherche de plus en plus dans les salles obscures la détente de l'œil et le sourire, il n'y a pas de raisons pour que le public rechigne aux « Chercheuses d'or », par exemple, fait d'éléments comiques et charmants sous tous les cieux.

Les chevauchées indiennes, les histoires de cow-boys, les aventures policières font partie de l'histoire même du cinéma. Elles sont l'apanage des Américains, et les Américains ont conservé le sens de les bien présenter. Pourquoi trions-nous leur boudoir du moment que nous comprenons le dialogue et que la science du doublage s'est perfectionnée au point de passer souvent inaperçue ?

Je préche peut-être dans le vide, car vous êtes tous de mon avis ? Pourtant le Français est sentimental et tendre. Il rit du mélo quand on lui en parle, mais dans la salle qui le projette, il renifle et s'essuie furtivement les yeux. Il désigne les cas de conscience et aime assez voir ses artistes favoris en faire autant. Il s'attache aux scénarii originaux. Il s'attache à un film comme « Les Horizons perdus », mais certaines manifestations hollywoodiennes coupent les ailes de son rêve. Il recherche la finesse dans l'imagination et aussi dans le reflet de sa vie moyenne. Les passions américaines restent tout de même éloignées des siennes !

Dans un avenir proche, il lui est permis d'attendre beaucoup de notre cinéma. Des gens comme Feyder, Dovviver, Pagnol, Sacha Guitry, travaillent pour charmer ses loisirs et pour grandir notre prestige à l'étranger. Ils vont à la découverte de nouvelles interprètes, puisque nos vedettes sont voyageuses comme Simone Simon, Germaine Aussey, Danielle Darrieux, Fernand Gravey, Charles Boyer, Annabella.

Faisons-leur confiance, intéressons-nous à ce que font par delà les mers ces oiseaux migrateurs qui gardent néanmoins leur charme natal.

RENDEZ-VOUS... CHAMPS ÉLYSÉES Comédie de Jacques Houssin

Ce n'est m'étonnerait que deux personnes, deux de camion recueillent les ordures ménagères. Puis il devient conducteur de métro, poinçonneur de billets et, la chance lui souriant à nouveau, il peut épouser Micheline Cheirel après demande de au papa en bonne et due forme.

Les scènes les mieux enlevées se passent entre Berry, Oudart et Stephen. La phrase sentimentale a de la fraîcheur, car Micheline Cheirel en possède beaucoup, mais Larquey et Mady Berry, chargés de la note hyper-inflatable, dépassent un peu le ton que l'on attendait d'eux.



MICHELINE CHEIREL

film américain. Elle est le meilleur « gag » de l'ensemble. Trois découverts, Jules Berry, Félix Oudart et Pierre Stephen décident d'aller dîner dans un restaurant du Quartier latin et, pour s'offrir un plaisir rare, décident qu'ils paieront l'addition des clients qui s'installent aux tables vis-à-vis de la leur.

Voilà d'abord une famille nombreuse avec un papa pingre qui commande sept assiettes et deux portions, un demi de bière pour lui, un quart pour Madame et une carafe d'eau pour les enfants. En apprenant que la note est payée et croyant à une erreur de peu de durée, il entraîne les siens d'autant plus vite qu'ils ont l'estomac léger.

A la seconde table dévore un jeune homme à la mine patibulaire. Il est incapable de résister à l'invité du menu et de trouver un liard dans sa poche. Prêt à se faire arrêter pour grivèlerie, sa stupéur est grande lorsque le maître d'hôtel, à la place de la douloureuse plié en deux, lui apporte un paquet de cigarettes.

A la troisième s'installent deux jeunes filles et l'une d'elles est Micheline Cheirel. D'une révolte contre un procédé qu'elle juge infamant, naît une chasteté et sérieuse idylle.

Au cinéma, les contribuables, de condition financière modeste donc moyennement dans l'échelle sociale, sont toujours en règle avec le fisc et avec leurs propriétaires. Les riches ou ceux qui ont la réputation de l'être bénéficient de remises d'échéances et de notaires complaisants.

Tel est le cas de Jules Berry, fétard sympathique et paresseux, momentanément « ennuagé ».

« Boyes chômeur », lui conseille son homme d'affaires. Pour cela il lui faut d'abord travailler pendant six mois. Comme il n'a jamais eu de métier, qu'il sait conduire et qu'il lui faut sa liberté l'après-midi pour offrir le thé à Micheline Cheirel, il s'installe comme chauffeur de camion.

En 1692, Salem, petit port sur l'Atlantique est une colonie anglaise du Massachusetts. Sa population est essentiellement puritaine et vit dans le calme de la gaieté et du grand-dieu-on. Les ascendants de ces gens-là, aujourd'hui encore, dans certaines villes américaines font les gros yeux aux enfants qui, le dimanche, profitent de la pose quasi-générale pour faire du patin à roulettes dans les rues.

Mais revenons à 1692. Salem n'est qu'un village dont les habitants ont un respect effrayé pour le doyen et montent une servitude totale au pasteur Ouellet. C'est à l'office, condamne les rubans aux bonnets de ses jeunes ouailles et n'a même pas besoin de leur défendre la danse, car elles en ignorent jusqu'au nom.

Barbara Clarke fait un peu figure de rebelle et d'impure dans ce troupeau craintif et borné. Elle habite chez un tante, fabrique des chandelles, va les livrer et, un jour, rencontre un jeune homme mis comme un forban mais d'allure cependant plaisante. C'est un proscrit dont la tête est mise à prix, aussi doit-elle se cacher du village et ne donner rendez-vous à Barbara qu'en des endroits déserts. Il lui apprend la gavotte et l'indépendance, ce qui donne à la jeune fille un éclat et une liberté d'allure inquiétante pour ses concitoyens. A force de hanter la forêt, le mystérieux amoureux se trouve nez à nez avec un vrogne qui n'a rien de plus pressé que de crier à tue-tête la présence de satan. Une vague d'hystérie collective défère sur le pays. Il n'est plus question que d'envoûtements et de sorcières. La femme du doyen, qui enrage de sa vie strict et monotone, en profite pour boire de philtres, et sa fille simule des convulsions pour se venger d'un esclave noir. Une folie collective s'empare du village. Sous le futile prétexte, on accuse, on condamne, on torture. Barbara et le docteur essayent de lutter contre ces fous, de leur démontrer que les sorcières n'existent pas, mais ils ne sont pas écoutés et Barbara est conduite au supplice.

Elle est au pied du gibet, quand un cavalier se fraye un passage au milieu de la populace hurlante. C'est le proscrit qui a recouvré l'honneur et la liberté et qui, avec un beau chapeau à plumes, vient faire des moulinets aux pieds de sa dulcinée et la sauver de la mort, en expliquant que le prétendu démon rencontré dans la forêt n'était que lui.

L'idée est intéressante en soi. On pouvait faire de grands mouvements de foule, capter de larges extérieurs, faire trembler le public au spectacle de la sauvagerie humaine attisée par des contes à dormir debout et, tout en conciliant l'observation d'une juste morale, montrer que dans le bien comme dans le mal, l'excès est condamnable et nocif. Les malheureux chercheurs de thèmes, attelés des journées entières devant une machine à écrire dans le bureau très

moderne d'un quarantième étage, n'ont pas toujours leurs efforts récompensés par une heureuse traduction visuelle. La simplicité et l'a-propos des inter-prètes sauvent en partie la monotonie du découpage. Claudette Colbert et Fred Mac Murray incarnent à merveille le couple jeune et sain qui veut s'épanouir

Un drame de Frank King: LE DÉMON SUR LA VILLE



FRED MAC MURRAY



CLAUDETTE COLBERT

en liberté. Bonita Granville, la sœurnoise enfant de « Ils étaient trois » recommence une démonstration du même genre qui va achever de la spécialiser dans les rôles de perversité précoce. Tous les autres interprètes valent davantage par leurs types que par leurs paroles.

LES HORIZONS PERDUS légende philosophique de Fr. Copra



RONALD COLMAN

deux qui font semblant de ne pas comprendre... Le Père Perraut est devenu patriarcal dans l'attente d'un successeur. Et, parce que dans un ouvrage, Robert Conway, le diplomate, avait écrit une phrase qui résumait l'essentiel de sa foi, il a résolu de le faire venir à Shangri-la.

Voilà donc Robert Conway, grand lama, le paléontologiste, professeur de géologie à l'école de la vallée, et l'escroc redevenu plombier, en train d'organiser le tour à l'égoût et l'eau courante à tous les étages. Seul, George Conway pense à fuir. Il entraîne avec lui son frère et, si George périt dans l'aventure, Robert réussit à mille difficultés et retrouve dans la muraille rocheuse le pas de Shangri-la.

D'aucuns appelleront ce conte « utopie », d'autres, les rêveurs, gratteront l'enlumineur américaine et y verront le reflet d'un désir que beaucoup portent en soi, celui du petit coin tranquille où finir ses jours loin des passions humaines.

Frank Copra, metteur en scène, a rassemblé un grand nombre de très belles images pour contrebalancer la longueur des dialogues. Les vues de montagne sont de premier ordre et muettes ou à peu près, si j'ose m'exprimer ainsi. Les intérieurs, qui servent de cadre aux scènes bavardes, accrochent l'œil par leur originalité ou par le raffinement des ombres et des éclairages. Le Cousturier semble avoir édifié Shangri-la.

D'inspiration asiatique, cette production ne manque pas de détails très américains. Robert Conway s'éprenant d'une jeune institutrice, fille d'explorateurs malheureux, lui fait une cour très hollywoodienne, et cette femme, déesse mélomane, attache sous la queue de leur avion une flûte dont Eole tire des mélodies influencées par la cadence et par la direction de leur vol.

Dans ce conte philosophique, j'ai préféré à la philosophie le conte et les images et j'ai aimé le jeu sans dédai des acteurs.

Ronald Colman devient grand lama sans jamais friser le ridicule. Everett Horton, dans le rôle du paléontologiste, apporte une note gaie que tout le monde apprécie.

DIX ANS DE MARIAGE Comédie psychologique

Dans son bureau, un avocat, Bob Haliam, écrit un billet : « A Mary... » Il s'arrête, regarde son calendrier et ses pensées le reportent dix années en arrière.

Mary a épousé Jack Wallace, son meilleur ami. Ils partent pour Paris, en voyage de noces. A leur retour, Bob et son amie Kitty les attendent.

Mary est lasse et un peu effrayée par l'ambition démesurée de son mari. Elle est satisfaite de sa position actuelle et ne rêve pas, comme lui, de grande richesse. Jack est absorbé par des projets fantastiques qui doivent en faire un millionnaire à brève échéance. Lorsque Mary lui demande de l'emmener à une partie de plaisir, il refuse sous prétexte qu'il est trop occupé. Leur première querelle survient alors, et Mary demande à Bob de l'accompagner.

A son retour, elle s'aperçoit de l'erreur qu'elle a commise en laissant Jack. Celui-ci s'est rencontré avec Kitty. Mary lui pardonne et oublie cette première trahison.

La richesse leur vient dans les années qui suivent et Mary est sur le point d'être mère. Bob, en voyage, téléphone pour prendre de ses nouvelles et apprend que l'enfant est mort. A son retour à New-York, il trouve Mary, essayant d'oublier sa tristesse, entourée d'une bande d'inconnus. Il le met en garde contre tous ces gens, mais elle n'écoute pas ses conseils.

C'est alors que survient le krach de 1929. Jack et Mary se trouvent complètement ruinés et presque réduits à la misère. Ils louent une petite maison en banlieue et Mary se met aux travaux ménagers, tandis que Jack cherche du travail.

Un soir de Noël, Mary et Bob attendent le retour de Jack. Celui-ci tarde à rentrer et Bob boit ce moment pour avouer à Mary son long et silencieux amour. Tard dans la nuit, on vient les prévenir que Jack a été victime d'un accident. Bob et Mary vont à l'hôpital où ils trouvent Jack en assez mauvais état, et apprennent que Kitty était avec lui lors de l'accident. Mary est profondément déçue. Elle soigne son mari, mais lorsqu'il est remis, elle va trouver Bob et lui demande de s'occuper de son divorce.

Bob tente de réconcilier les deux époux. Il sent qu'ils s'aimeaient encore passionnément, mais ne veulent pas en convenir. Il évoque devant eux le souvenir de dix années de vie commune et les laisse seuls. Mary et Jack se rendent compte de tout ce qui les lie à présent et ils partent ensemble, réconciliés.

L'avocat contemple sur son bureau le billet inachevé : « A Mary... » C'est l'anniversaire du mariage de Mary et de Jack. Il prend la plume et termine ainsi : « ...avec amour ».



MYRNA LOY ET WARNER BAXTER

DANS « DIX ANS DE MARIAGE »